

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois, 12 fr. ; Six mois, 23 fr. ; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. ; Six mois, 27 fr. ; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES : 20 centimes la ligne RECLAMES : 25 centimes — On traite à forfait.

Heures de départ des trains : Roubaix à Lille, 5 17, 7 21, 8 24, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 43, 7 38, 9 36, 11 41, a. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 43, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 22, 11 38, a. Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, 8 30, 9 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 13, 8 42, 9 46, 11 17, 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 28, 9 24, 11 02, Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 40, 9 10.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

ROUBAIX, 13 FÉVRIER 1873

### BOURSE DE PARIS

DU 12 FÉVRIER

3 0/0 .....	55 25
4 1/2 .....	82 ..
Emprunt 1871 .....	87 20
Emprunt 1872 .....	89 10
DU 13 FÉVRIER	
3 0/0 .....	55 50
4 1/2 .....	82 ..
Emprunt 1871 .....	87 15
Emprunt 1872 .....	89 50

### LA RÉGÉNÉRATION

Nous croyons que le mot « régénération » est l'un de ceux qui ont été le plus souvent et le plus opportunément prononcés dans ces derniers temps. Jusqu'au mot il n'y a pas de contestation, et tous les partis sont d'accord à l'admettre et à le répéter en toute saison avec une vertueuse unanimité. Là où reparait la division des opinions, c'est sur la question de savoir ce qu'il faudrait faire pour arriver à changer le mot en une réalité et cette diversité elle-même ne naît que d'une fautive manière d'entendre la nature du mal dont nous souffrons; autrement il n'y aurait qu'une voix pour appliquer le remède à sa véritable place. Mais le malheur est que, quand nous parlons de régénération, chacun de nous, qui que nous soyons, ressemble fort au médecin bien portant qui traite au chevet d'un malade. Nous nous croyons tous individuellement exempts de la vilaine contagion dont la guérison chez les autres nous anime d'un si beau zèle, tandis que pour être justes il nous faudrait d'abord laver nos propres taches avant de venir dire celles qui, dans autrui, offensent notre vue et devraient disparaître.

Vieille question d'orgueil et de rivalité inutile, que ces tristes récriminations qu'on se relance incessamment de part et d'autre. La République dit à l'Empire : La nation, c'est vous qui l'avez gâtée avec votre dégradant despotisme et le luxe effréné que vous aviez réussi à mettre en honneur. Il est heureux que nous étions là pour enlever à la fin le bandage doré dont vos mains avaient recouvert la large plaie qui, autrement, aurait fini par nous gangrener irrémédiablement. L'Empire répond : Et vous qu'avez-vous jamais fait que ruiner par tous moyens la notion de l'autorité dans le peuple ? Nous avons été malheureux, vous l'êtes coupables. Tout désordre est descendu de vous; jusqu'à la guerre à laquelle vous avez dû le triomphe de vos maximes incendiaires, c'est vous qui l'aviez rendue nécessaire; vous n'avez pu servir à la rendre funeste.

Ainsi le temps pour les partis se perd en s'accusant mutuellement d'être auteurs de tous les maux et ils veulent bien d'une régénération à la condition que cela signifie changer son voisin et rester soi-même ce qu'on est. On voit tout de suite que de telles dispositions sont faites pour entretenir longtemps une guerre de stériles jalousies et non pas du tout pour préparer le moins du

monde cette réforme que tous réclament comme une nécessité mais que personne ne paraît comprendre. Une sérieuse réforme devrait se baser sur l'oubli des torts particuliers et sur l'examen des causes générales qui nous ont perdus. Deux choses dont les hommes sont incapables. Une secrète conscience de n'être peut-être pas ni les uns, ni les autres, sans reproche, joint à ce désir naturel, quoique peu noble, qu'on ressent toujours de dégager sa responsabilité dans un cas compromettant, est ce qui les rend sourds à ce plus grand intérêt qui est en jeu. Que si, dans le nombre, il s'en rencontre un qui veuille se dégager de la région des passions politiques où la désintéressement est peu connu et considérer la situation d'un œil philosophique, qu'il est rare qu'il ne prenne pas au sérieux de fausses apparences et ne s'arrête pas à la surface de quelque vague symptôme, pendant que le mal agit plus avant, ne servant forcément ensuite qu'un impuissant remède à un mal mal connu.

Au fond quel est donc ce mal, l'objet en France, et nous pourrions dire en Europe, d'une si louable sollicitude de la part d'un empirisme bien intentionné à la vérité, mais condamné forcément par le fait de son ignorance à manquer toujours, s'il reste seul, ses plus beaux desseins de guérison ? L'Église, dont l'œil ne devient pas sage seulement après l'événement, l'avait souvent signalé dans le temps même où notre gloire et notre prospérité pouvaient nous paraître le plus à l'abri de toute outrageuse éventualité. Combien de fois n'a-t-elle pas pleuré sur la disparition des croyances religieuses, laquelle enfante toujours dans un peuple les plus grands malheurs ? Une fois, en effet, que ces croyances tombent dans le discrédit, c'est le moment de la confusion ou de la ruine pour tout le reste. L'autorité, sous toutes ses formes, est bafouée, la rébellion devient la loi, et la terreur la sanction de la loi. On voit alors quelle chose terrible c'est de renvoyer Dieu à la frontière ! Il emporte tout avec lui ! Et tout ce qui brillait est pillé ! Et tout ce qui tenait est renversé ! Ou si, avec cet état sans Dieu, une certaine paix extérieure règne, c'est purement un semblant de paix ! La première étincelle allumera ou rallumera cette guerre dont l'idée seule est pleine d'horreurs inconnues.

Il est certain que, pour nous, Français, voilà notre présente situation. La Commune a été terrassée dans Paris; toute saignante, on l'a transportée aux îles; en croyant cependant qu'on en soit quitte, l'on se trompe : tant que l'impunité qui l'a produite reste au milieu de nous, elle-même y reste comme une menace toujours suspendue sur nos têtes qu'elle foudroiera au premier jour.

Aussi tous ces politiques qui se querellent dans un aussi grave danger, soucieux seulement de se préparer l'avenir par de vaines récriminations sur le passé, ne font la figure d'autant de naufragés qui, accrochés à des épaves, dansant sur l'abîme, s'amuseraient à discuter la forme et la couleur du vaisseau qui les portait naguère : « Jaune ou bleu, qu'im-

porte, Messieurs, si un mauvais coup de mer peut vous envoyer discuter tout à l'heure au fond des eaux ? Croyez-moi, remettez d'abord Dieu sur le trône, c'est plus sensé, c'est plus pressant, et il sera assez temps ensuite de vous faire justice sur le reste. »

(A suivre)

L'abdication du roi Amédée va évidemment amener sur les lèvres d'une foule de badauds démocratiques, — quelques-uns gens d'infamie d'esprit, — la preuve de celui du *Journal des Débats*, — la fameuse exclamation de M. Prudhomme le soir de toutes les révolutions : Les rois s'en vont ! Evidemment les rois s'en vont, mais les nations au milieu desquelles ils disparaissent ne nous semblent pas dans une situation bien brillante et fort enviable.

Les rois s'en vont en Espagne, les rois s'en vont en France et en même temps la Lorraine et l'Alsace. Mais d'un autre côté, l'empereur de Russie, le roi Guillaume ne nous font pas la figure de rois qui s'en vont, pas plus que l'Allemagne ne nous représente une nation qui s'efface. Qui, les rois s'en vont parmi toutes les nations qui fléchissent et qui penchent, la royauté, au contraire, devient d'autant plus robuste que la nation est plus florissante et plus forte.

S'il y a un engeignement qui ressort de toutes les révolutions auxquelles nous assistons, c'est que l'énergie et la solidité des institutions monarchiques sont rigoureusement proportionnelles, en Europe, à la vigueur et à la bonne santé des nations. Au dernier terme de la décomposition et de la décadence, la république démocratique apparaît fatalement. C'est la crise salutaire ! s'écrient les empiriques et les mystagogues ; c'est l'agonie ! réplique l'historien impartial qui juge de la politique avec la méthode des naturalistes.

L'Angleterre vient de faire le recensement de sa population, il contraste avec le recensement de la population française.

La population du Royaume-Uni est de 31,628,338 âmes contre 29,070,932 en 1861; c'est une augmentation, en dix ans, de 2,577,406 habitants ou 8,8 0/0 de la population.

Ce résultat est d'autant plus frappant, qu'il n'est pas général. En Irlande, en effet, il y a diminution de plus de 60 0/0, à cause des émigrations.

Encore une période de dix années, pendant laquelle croîtrait dans les mêmes proportions la population anglaise et continuerait à diminuer la population française, les chiffres d'habitants des deux pays se balanceraient. Nous allons vite sur le chemin de la décadence.

### Nouvelles du jour

Nous lisons dans l'Union : Plusieurs journaux, la Liberté entre autres, annoncent que M. le duc d'Aumale assistait avant-hier à la réunion de l'extrême droite aux Réservoirs. Cette nouvelle est inexacte; jamais M. le

duc d'Aumale n'a été inscrit à cette réunion, et jamais il ne s'y est présenté.

Nous lisons dans le Journal de Paris : Hier, au grand étonnement de la tribune des journalistes, le duc d'Aumale est allé se placer sur un des bancs de l'extrême droite, entre M. Fresneau et M. Baragnon. Il y est resté pendant toute la séance.

Que se passait-il donc ? Rien que de bien simple. L'honorable M. Duissou (de l'Aude), qui n'est pas seulement un homme de beaucoup d'esprit, mais aussi un dessinateur de premier ordre, veut faire entrer le duc d'Aumale dans le Musée des Souverains collection des caricatures de nos 750 députés.

Le prince est donc allé complaisamment se placer à droite, parce que le jour est plus favorable de ce côté.

M. Fresneau, qui a de l'esprit, a dit au duc d'Aumale : Monseigneur, nous vous tenons, nous vous gardons !

Depuis un an, le ministère de l'intérieur a reçu de nombreuses plaintes, de nombreux mémoires sur la situation commerciale et industrielle du pays. La gravité de ces communications n'a pas assuré-t-on, é happé au ministre de l'intérieur, qui aurait adressé un rapport à M. le président de la République.

M. Thiers aurait demandé que les plaintes et les observations des intéressés fussent condensées et qu'il lui fût fait un nouveau travail.

L'Assemblée nationale assure que les principaux membres de la Commune de Paris ont quitté Londres, Bruxelles et Genève, pour se rendre à Madrid.

M. Emilio Castelar a, dit-on, télégraphié hier à M. Gambetta, que la République Espagnole serait légale et modérée.

La Liberté assure que la circulaire de M. Jules Simon relative à l'immovibilité des curés va être l'objet d'une interpellation de Mgr Dupanloup.

Le ministre de la guerre vient d'envoyer aux chefs de corps une circulaire relative au mariage des militaires en disponibilité.

L'Assemblée nationale annonce que la princesse Clémentine d'Orléans a dîné, à Vienne, chez le comte de Chambord. La princesse est attendue demain à Paris, et son retour peut, dit l'Assemblée nationale, déterminer des résolutions importantes de la part des princes d'Orléans.

### LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 12 février.

Pie IX a dit : « La révolution se tuera elle-même. » Cette septième commence à s'accomplir en Espagne. Les démocrates et les faux libéraux qui, comme ceux du *Journal des Débats*, donnaient leur appui au trône du fils de Victor-Emmanuel, paraissent très-désorientés par la rapidité de cette chute. Le *Journal des Débats* ne dissimule pas que la proclamation de la république en Espagne lui inspire la plus vive inquiétude, et pour ce pays et pour la France et pour l'Europe, et pour la liberté qui perdra cette partie dangereuse. Voilà les beaux fruits de cette politique anti-française qui a fait l'unité italienne, l'unité allemande et qui, par l'intronisation du roi Amédée, avait placé sur notre frontière,

en Espagne, un autre allié de la France. Et dire que le tonnerre de tous les événements qui se précipitent depuis ne peut parvenir à éclairer la conscience de ces coupables écrivains qui ont tous les intérêts de la France au dehors et au dehors.

La république a moins de chances en core de vivre en Espagne qu'en France, et nous allons, la voir se livrer aux plus criminels excès, si les royalistes, maîtres peu de la Catalogne, ne parviennent pas, de temps, à se rendre maîtres de Madrid et du gouvernement.

Les républicains Espagnols veulent essayer de réaliser le rêve de l'unité Ibérique.

La forte baisse des valeurs italiennes à la Bourse, prouve que le monde financier a bien compris le contre-coup que doit avoir la chute du trône d'Amédée sur le trône de son père Victor-Emmanuel. On annonce déjà que le parti républicain s'agite en Italie : que Garibaldi va faire des siennes. Toutes les révolutions ne peuvent manquer de se dévaler les unes les autres.

Tout ce que les gens à courts vue regardent, à notre époque, comme impossible, arrive. C'est ainsi que la monarchie déclarée impossible aujourd'hui en France, reviendra certainement et plus vite qu'on ne pense.

Dans l'Assemblée, à Versailles et à la Présidence, on se montre très-préoccupé de la mission remplie, à Vienne, auprès du comte de Chambord, par la princesse Clémentine, l'une des principales conseillères de la famille d'Orléans.

Je ne puis que vous confirmer la nouvelle que je vous donnais, hier, au sujet des dispositions du Chef du pouvoir à l'égard de la Commission des Travaux. Après avoir pendant les premiers jours affecté un calme parfait et un tout prononcé pour la conciliation, M. Thiers a commencé à laisser paraître un profond

hier et aujourd'hui, il a manifesté à quelque officieux et même à un membre du centre droit des résolutions hostiles. Il lui est impossible de renoncer à survivre à la Chambre. D'après lui, la transmission du pouvoir ne peut s'opérer directement d'Assemblée à Assemblée; et la France a besoin de son concours. Est-ce encore une nouvelle feinte ? Est-ce le naturel qui reparait ? Ce qui est certain, c'est que ce nouveau terrain de lutte serait beaucoup plus avantageux à l'Assemblée. Sur une pareille question un échec, ou même un demi succès du président de la République, serait pour ce dernier un véritable revers.

En attendant que cette nouvelle crise éclate au sein de la chambre, celle-ci hâte ses travaux sur la réorganisation des municipalités et l'étude de la nouvelle loi électorale. Les commissions qui élaborent ces deux projets de loi, déploient la plus grande activité.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 14 FÉVRIER 1873

### LE TRIOMPHE

## D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE VI.

La maison noire sur les bords de la Seine.

(Suite)

« Si J. T. Jumballs, l'auteur de tous les drames joués au Phoenix depuis dix ans, connaissait le français, il ferait Raoul pour deux livres dix shillings, » se dit Richard en se plantant devant sa glace et se frottant le menton de l'air de quelqu'un qui se demande si sa barbe ne sera pas trop longue en ne se rasant que le lendemain.

A dire franchement la vérité, M. Thornton n'était pas trop scrupuleux en fait de toilette. Il oubliait très-bien de se raser jusqu'au moment où son menton commençait à se hérissier de poils roux; parfois même ces poils étaient bleus ou bruns en certains endroits, car sa barbe était de tant de couleurs différentes, qu'il en était tout

surpris lui-même. Il avait de commun avec le grand lexicographe un faible très-peu marqué pour le linge blanc; il portait même une chemise de couleur sur le devant de laquelle s'élevaient des arabesques de blanc de céruse, sans compter les rigoles capricieuses creusées par la bière échappée des pintes sans nombre que le jeune artiste avalait en travaillant. Quand M. Thornton achetait un nouvel habit, il le mettait aussitôt et ne le lâchait plus. Il mangeait, buvait et dormait avec ce malheureux habit, jusqu'à ce que, affaibli par de mauvais traitements, l'étoffe en allât en lambeaux à peu près comme les feuilles desséchées qui tombent d'un chêne. Les mauvaises langues prétendaient même que M. Thornton couchait avec son habit; mais évidemment, c'était là une affreuse calomnie.

Faire huit ou neuf milles par jour pour se rendre de sa demeure à son travail, peindre la majeure partie des décors dans un théâtre qui change souvent ses pièces; être seconde flûte à l'orchestre et assister aux répétitions de la matinée; arranger la musique d'un mélodrame ou accompagner M. Grisby quand il chante sa nouvelle chanson comique, ou Mlle Rosalbin, quand elle danse sa cachucha la moins vieille, et traduire un drame français de temps en temps pour grossir son revenu de quelques livres, ce n'est pas précisément menier une vie de paresseux. Avec M. Richard Thornton était-il excusable de

fournir à ses amis l'occasion de rire de son indifférence pour l'eau et le savon. Ses amis allaient même jusqu'à l'appeler Dick le malpropre dans leurs moments de gaieté; mais je ne crois pas que ce désagréable sobriquet blessât son amour-propre. Tout le monde l'aimait et le respectait comme un excellent garçon au cœur d'or. On savait que Dick aurait à peine menti pour sauver sa vie; il n'aimait pas la bière qu'il ne pouvait payer, et refusait les politesses qu'il qu'il ne se sentait pas en état de rendre.

On n'ignorait pas au Phoenix que le père de Richard Thornton avait été gentleman, et que le jeune homme avait un genre de fierté à lui. Il était le seul employé du théâtre qui ne débâtait pas contre ses patrons et ne flattait pas. Les machinistes et les ouvriers à gaz portaient la main à leur casquette en lui parlant, bien qu'il fût plus mal mis qu'aucun d'eux; les jeunes filles du corps de ballet l'aimaient et venaient lui conter leurs chagrins quand le régisseur les avait inscrites pour une amende d'un shilling, sur un vilain livre qui figurait chaque samedi sur le bureau du caissier. Les vieux balayeurs du théâtre racontaient à Richard leurs histoires de rhumatismes, et venaient se consoler auprès de lui, quand ils étaient fatigués de nettoyer. Il était patient et compatissant pour tout le monde. On savait aussi qu'il avait bon cœur, car ses initiales se rencontraient toujours dans un coin des listes de souscription en face d'un chif-

fre énorme en comparaison de ce qu'il gagnait.

De plus, il était brave; car un jour il avait menacé M. Spavin de le lancer dans une trappe, à la suite d'une insinuation déshonorante que s'était permise le directeur à propos de l'abus des feuilles d'or employées par Richard pour les grottes enchantées. Il était respectueux et dévoué pour la vieille maîtresse de musique avec laquelle il vivait, et il l'aidait à vivre. Lorsqu'il arrivait à ses voisins de parler à la légère des choses sacrées, et de faire de l'esprit sur des questions sérieuses, Richard Thornton quittait gravement la compagnie, quelque agréable qu'elle eût été pour lui l'instant d'avant. Tout cela était connu et on respectait le jeune peintre en décors, malgré les taches de couleur qui faisaient de son habit une espèce d'arc-en-ciel et la boue qui s'accrochait parfois pour plusieurs jours au bas de son pantalon effrangé.

Ce matin-là, M. Thornton ne mit pas longtemps à sa toilette.

« Je ne veux pas sortir pour déjeuner, se dit-il, quoiqu'il me soit facile d'avoir deux plats, un dessert et une demi-bouteille de bordeaux aigrelet, le tout pour trente sous au Palais-Royal. Je vais faire monter du café et des petits pains et je pourrai travailler à mon drame de Raoul. »

Il tira une sonnette près de son lit, poussa la table près de sa fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de l'hôtel

et s'assit en face de sa boîte en couleur et de quelques carrés de carton de Bristol. Il lui fallut sonner plusieurs fois avant qu'un garçon daignât répondre; mais il n'en travailla pas moins avec gaieté et tout en fumant, à la copie d'une esquisse au crayon qu'il avait dessinée du parterre quelques soirées auparavant.

Il ne quitta pas son œuvre pour déjeuner quand le café arriva. Il étendit le beurre sur son pain et but quelques gorgées à toutes les peaux qu'il taisait, et ne lâcha jamais son pinceau plus d'une minute de suite. Le théâtre représentait une rue du vieux Paris. Les maisons étaient sombres et brunes et comportaient en tout un allègre de fenêtres à tuiles, d'escaliers extérieurs et de ponts volants qui exigeaient l'emploi de beaucoup de colle et de carton dans le modèle de Richard. Ce tableau était le premier des huit que Richard devait rapporter au Phoenix. Il avait devant lui l'édition de la pièce à 50 centimes, et de temps en temps, il jetait un coup d'œil sur la brochure de M. Michel Lévy.

La suite au prochain numéro.